

# VOYAGE EN TRACERRANCE

Il arrive que des mots ou des bribes de phrases immobiles occupent trop l'esprit. Pour leur donner vie, il suffit de les écrire en leur faisant confiance et en leur permettant de se développer, de se prolonger, de se déformer, de s'enrichir... Le résultat en est parfois un texte discontinu, comme les associations d'idées et les enchaînements de pensée. Peuvent aussi surgir des contradictions, de la confusion qu'il faut se garder d'éclairer dès lors que c'est de trace dont il s'agit. Car, entre la trace comme telle insaisissable et l'événement qui l'aurait inscrite, nul chemin déjà dessiné, nulle géographie établie, à peine quelques jalons à deviner.

La trace comme « brisure de l'air », « traînée d'odeur », « faille dans la lumière » ou encore « leur de mémoire », comme l'écrit Georges Emmanuel Clancier dans un poème... sur la trace précisément (*Terre de mémoire, Edition de La Table Ronde*).

\*

Entrer dans le mouvement de l'écriture, m'oblige à poser trois petites phrases, comme on pose ses valises dans le train juste avant de commencer le voyage. Pascal Quignard d'abord : « Dans le mouvement des vagues de la mer s'avance autre chose que la mer. Dans le frémissement des feuilles tremble autre chose que le vent. Dans l'éclat des yeux de la femme vivante qu'on aime brille autre chose que le reflet de la lampe ou la seule répercussion du soleil » (*La rhétorique spéculative*, Gallimard Folio, 1997, p. 81) Armand Gatti ensuite, ces deux phrases prononcées dans le cadre de

*La parole errante* : « J'écris pour changer le passé. » Et enfin : « Le mot chien aboie-t-il ? »

Je pose donc ces trois pierres, comme ces cailloux déposés à chaque visite sur le bord d'une tombe juive. Elles serviront peut-être de repère aléatoire au départ de ce parcours imprévisible, de cette errance.

\*

Dans ce labyrinthe d'écriture où je me propose d'entrer, où je suis déjà, je sais que ma préoccupation lancinante sera la question de la trace que l'on a pu dire effacée et que je dirai, quant à moi, trace à jamais méconnaissable. La question de la trace dont on ne peut que dire *il y a de la trace* ; on ne peut que dire cela mais de ce *il y a de la trace*, quelques petites choses peuvent néanmoins être évoquées. Il n'est pas toujours aisé d'admettre la présence en nous de la trace, planquée dans un non-lieu et dissimulée à notre regard, au point parfois de se demander si, après tout, elle existe encore. La raison d'écrire tient peut-être à ce constat : il peut arriver d'avoir le sentiment que les traces s'évanouissent, que rien ne peut plus faire trace. En cette circonstance, le narcissisme pâlit et se confond avec les nuages. Un trou psychique semblant infranchissable s'installe. Il faut donc renouer avec la *chose-trace* en regardant partout derrière, devant et sur les côtés, et parier sur l'impossible réponse à la question : la trace nous précède-t-elle ou nous suit-elle ?

\*

La trace, toujours, se doit d'être inventée pour que nous puissions croire qu'elle est trouvée ou retrouvée. La trace dessine un parcours labyrinthique, un parcours d'errance mais en fait, ce parcours certainement nous oriente. Nous le savons, mais nous ne savons pas où tend cette orientation. Nous inventons donc le trajet du labyrinthe, nous inventons ce vers quoi elle nous conduit ou nous ramène. L'origine de la trace est toujours incertaine et repoussée. Pourtant, même perdue ou introuvable, elle

agit. Nous sommes condamnés au labyrinthe puisqu'il n'y a d'abord rien de repérable entre la trace et le « je suis là maintenant », maintenant tandis que j'écris. J'écris dans le labyrinthe que j'invente. Espace donc salutairement disponible qui m'oblige à inventer mon itinéraire référencé. Qui m'oblige donc à attribuer à ces traces la vertu d'orienter mon désir.

\*

Il est difficile, inconfortable, désagréable, voire inquiétant, sachant qu'il y a de la trace, de ne pas pouvoir lui donner visage et corps. Alors, nécessairement, je me fais du cinéma, je me fais mon film pour essayer de ne pas me sentir largué. J'aurais envie de les palper, de les voir en technicolor et de les sentir. Donc, de faire corps avec elle, la trace car elle me constitue en un lieu inatteignable. Elle est ma base, mon socle, au point que je pourrais, si je n'y prenais pas garde, me présenter moi-même comme un socle. Mais les traces demandent à être pétries pour que nous ne devenions pas une statue de sel, voire un drapeau ou un slogan, par exemple : « Respectons nos traces ! » Parfois la phrase si fréquente : « je vais chercher mes origines », ou pire : « je retourne à mes origines », me fait frémir. Traces et origine ne peuvent manquer de s'évoquer l'une l'autre.

Or, comme chacun, je tiens à cette idée qu'il n'y a pas de retour possible au point d'origine. Je tiens d'une manière fébrile à l'idée que pour qu'il y ait de la vie possible, c'est-à-dire une conjugaison au futur, il s'agit toujours de fonder provisoirement son origine, donc ses traces originaires. Peut-il y avoir fondation sans invention ?

\*

Traces originaires ou pas d'ailleurs. Toute guerre laisse des traces. Lorsque les ponts de Lyon ont sauté, lorsque les miliciens de Lyon tiraient depuis les toits de la place des Terreaux dans la foule dont un enfant de sept ans faisait partie, cela ne s'appelle pas traces mais souvenirs. Mais lorsque ce même enfant, des années plus tard, saura lire la peur et l'angoisse dans le regard d'une femme inconnue sans savoir pourquoi, alors peut-être peut-on

parler de trace. Et lorsqu'il s'attache à ce regard et que celui-ci s'attache à lui, lorsqu'il ne cesse de le rechercher dans d'autres regards d'autres femmes, la trace alors ne fait guère de doute. Je m'*attrace* à toi. Lorsque son désir ne peut surgir que dans un tel regard, la trace alors peut s'identifier. Mais quel travail !

\*

J'entends la messe en ut mineur de Mozart pendant que j'écris. La musique souvent accompagne heureusement l'écriture de certains textes, tandis qu'elle dérange dans une conversation ou une discussion. Je dirais presque qu'elle soutient aujourd'hui cette tentative d'écriture sur la trace. En éveillerait-elle certaines ? La musique comme trace.

\*

Toujours, encore, le regard m'obsède. J'y lis toujours quelque chose qui est en moi : je voudrais ne retenir que le désir mais surtout pas l'indifférence ni la haine. Ton regard nous lie et nous sépare. Je ne sais quelle trace il masque et dévoile. Je ne sais quelle trace en moi il éveille, au point d'avoir eu besoin de ne jamais cesser de chercher je ne sais quoi dans tes yeux, dans tous les yeux que j'ai croisés.

\*

Bien sûr encore l'adulte se souvient de sa peur d'enfant lisant la peur dans les yeux de sa mère lorsqu'elle a dû montrer sa carte d'identité à des policiers en 1942. De tels souvenirs d'enfant, l'adulte n'en manque pas, il en a en réserve toujours à disposition. Souvenirs de mots également dont alors il ne connaissait pas vraiment le sens : déportation, clandestinité. Ultérieurement, le sens en est devenu plus clair. Ils ont pourtant « fait trace » dès leur surgissement à côté des souvenirs et des représentations. Ils ont constitué la matière à un *savoir de trace*. D'autres mots ayant le même statut ou la même fonction sont venus plus tard chez l'adulte, éveillant et

peuplant le labyrinthe des traces : orphelin s'est croisé avec déporté, rescapé avec adopté, Da Nang avec Auschwitz ou Drancy, napalm avec gaz.

\*

La trace et le mot entretiennent un rapport aussi étroit qu'incertain. La trace pousse aux mots de la langue, mais comme telle, elle ne passe pas dans la langue. Le signe d'éveil d'une trace passe par le corps dans ce qu'on nomme l'é(s)-motion(s). Le souvenir peut-il être l'invention d'une trace qui n'aurait réellement pas manqué ? Le souvenir peut-il être le visage modelé, donc transformé, d'une trace ?

La trace est comme le mot que l'on a sur le bout de la langue et qui reste imprononçable. Quelque chose s'agite en nous et pousse un « invisible » vers la sortie mais en vain. Quelque chose est là sur le seuil des lèvres, en attente d'un mot pour un sens et un discours à venir. Et puis soudain, après ce temps de suspens, il surgit. La trace par contre reste dans sa nuit originare et ne franchit ni ce seuil de la bouche ni même celui d'une représentation. Elle ne peut, comme telle, naître au jour. Il lui faut se transformer, en transformer quelques petits bouts en représentations ou en souvenirs. Ces bouts arrachés, travaillés et en quelque sorte transfigurés nous suggèrent ou nous rappellent ainsi que la trace vit sa vie nocturne et cachée pour nous faire accéder à la lumière. (Il faut lire *Le nom sur le bout de la langue* de P. Quignard, Gallimard Folio)

\*

L'errance dans le labyrinthe des traces suggère une géographie imaginaire. Il est un pays que vous ne trouverez sur aucune carte : la Tracerrance, qui est frontalière avec le Homeland. Lorsqu'on parvient au Homeland, on y trouve sa maison. Aucune frontière n'est visible et pourtant, les deux pays sont différents. La Tracerrance encercle le Homeland ; on est obligé de la quitter pour trouver sa maison. Ce n'est que lorsqu'on est parvenu à destination que l'on sait avoir franchi la frontière qui n'existe pas.

Il faut avoir traversé la Tracerrance pour trouver sa maison, celle que l'on construit, celle qui ne cesse pas de ne pas se construire tout à fait.

\*

Je n'ai pas oublié la première fois que je l'ai vue (de dos d'ailleurs) dans la rue principale d'une petite ville, ni l'impression étrange d'insatisfaction et de curiosité que j'ai ressentie. J'ai couru (j'ai tracé, comme disent les enfants) sur le trottoir pour la dépasser afin de venir à sa rencontre et voir son regard et son visage. Aujourd'hui, il m'arrive de suivre un parfum dans la rue, persuadé en même temps d'être poursuivi par lui. Si je reviens sur mes pas, il est toujours là. Et puis, plus rien. J'ai épuisé son odeur confondant sans doute celui de chez Nina Ricci avec celui de son corps. Pas plus, je n'ai oublié la froideur de sa peau blanche lorsque est arrivé le temps où elle est devenue la propriété d'un ordre et d'un cérémonial qui m'échappaient et m'excluaient.

Mais tout ça ne relève pas forcément de la trace. Ce qui en relève par contre, c'est l'entre-deux du début et de la fin. Et qu'en dire, si seuls émergent des instants ou des bribes qui, eux, ne relèvent pas de la trace ? La cigarette allumée là-bas, loin dans la nuit noire.

Le lieu de la trace est cette nuit noire. Elle nous fait avancer d'un pas incertain. Quelques rares repères suggèrent l'épaisseur de la nuit noire qui d'ailleurs n'est ni nécessairement effrayante, ni obligatoirement un refuge qui maintiendrait immobile. La trace est une ligne discontinue, invisible et silencieuse. Son origine, toujours incertaine, se perd dès que le jour pointe. Elle est un peu comme ces rêves indéchiffrables qui insistent longtemps, dont il ne nous reste qu'un infime fragment après le café du matin. Ici aussi, il y a eu un rêve, mais quoi ?... Après ne subsiste qu'une impression inqualifiable ; quelque chose nous habite, quelque chose a bougé, nous a agité qui peut affecter notre humeur. En un point au moins, la trace et le rêve se rejoignent, un point de fuite. Ainsi, tous les deux sont-ils aussi réellement inaccessibles.

Et pourtant, la psychanalyse nous permet de nous en approcher et d'y rencontrer parfois quelques balises de repérage. Ce lieu n'a pas de nom

véritable sauf celui de *lieu* ou de *zone*. Pour le nommer, il faut user des tournures ou des courbures métaphoriques en faisant appel à l'imagination. Pas à l'imaginaire noué au réel et au symbolique. Quand pourtant un nouage s'opère, on peut – ou croit pouvoir – donner un nom à la trace. Mais elle perd alors son statut pour devenir... souvenir peut-être. Ce travail, cette construction relève bien entendu d'une nécessité vitale. Car il y a du tragique dans le fait de savoir qu'il y a de la trace active et invisible. Elle est invisible mais nous ne cessons de vouloir la rencontrer pour la voir. La voir en face pour être d'abord certains de l'avoir en nous et en prendre nos distances en en parlant, même n'importe comment. Les diverses constructions donnent peut-être un site à la trace.

En outre, pour insaisissable qu'elle soit, elle ne reste pas passivement en dépôt. Elle est dotée de mouvement et d'énergie puisque à notre insu, elle nous fait parler, désirer, agir. Nous lui obéissons aveuglément. Elle nous crie quelque chose que nous n'entendons pas puisqu'elle est en deçà du langage. Quand la trace est trace de mot, c'est la musicalité de ce dernier qui produit une trace. Je pense à Mozart entendu tout à l'heure. Mais un seul mot, un seul geste, peuvent-ils produire une trace, ou est-ce leur répétition qui finit par graver quelque chose sur le corps ou dans le psychisme ? Ou bien l'association de plusieurs éléments est-elle la condition de cette gravure ? Ou encore « ce » qui va faire trace, n'est-ce pas la rencontre d'une bien ou malveillance avec une innocence ? N'est-ce pas l'effet de surprise – avant la lettre – qui constitue une condition ? *Ce* qui fait trace, n'est-il pas une rupture dans tout ce que l'on voudra : temporalité, béatitude, Nirvana ...

Si la psychanalyse nous permet sans doute d'apercevoir quelques balises nous autorisant à nous approcher de la trace, c'est à condition toutefois d'en être arrivé à ce point (peut-être même sans analyse) de pouvoir prendre acte qu'*il y a de la trace*. Non pas le savoir comme ça, mais le savoir... autrement, comme par exemple de savoir que nous vivons même lorsque nous dormons. Que de la trace existe, comme une hypothèse certaine, qu'elle existe comme porteuse d'un savoir insu. Elle peut nous autoriser à accéder à une part de ce savoir insu sans pour autant se dévoiler.

Cette prise en compte est sûrement la condition pour qu'une trace puisse tenter de sortir de la brume pour venir sur les rives de la mémoire et ainsi devenir autre qu'une trace, rencontrer un coffre où s'amarrer pour arrêter l'errance. S'amarrer veut dire se nouer à un bout de notre histoire en s'exclamant : « Voilà, c'est ça ! »

C'est ça, ou ce n'est pas ça, ou ce n'est pas tout à fait ça peut-être. Mais qu'importe. Cette construction, cette représentation, en l'occurrence tout de même nécessairement liée à la trace, nous aura fait avancer sans oublier pourtant que, si la trace préside elle aussi à l'entrée du sujet dans le langage, elle présente en même temps un caractère d'hétérogénéité avec les mots.

\*

Au cours d'un de mes voyages au Vietnam, je suis allé un jour dans un village, Hoa Lu, nommé aussi Baie d'Ha Long de terre. En effet, une rivière toute proche au milieu des rizières et de quelques collines aboutit à des roches en pain de sucre comme dans la fameuse Baie d'Ha Long en mer celle-là. Lorsque j'étais à Hoa Lu, la période voulait que les rizières soient inondées. Elles se confondaient ainsi avec la rivière sur laquelle nous étions censés être. On aurait dit un grand lac immobile d'où émergeait une végétation délicate. Et l'on se laissait conduire en barque sur cette eau plate et calme pour une assez longue ballade de cinq heures environ. Ce jour-là, le soleil éclairait particulièrement le vert acidulé des pousses de riz. Ballade paisible, presque irréelle et surtout silencieuse. Personne ne parlait. On n'entendait que le léger clapotis de l'eau dérangée par la barque et la rame de notre guide aux gestes réguliers et lents. Ce léger bruit – comme un bruit de fond – soulignait le silence qui m'enveloppait. Mais le calme et le silence sont progressivement devenus légèrement angoissants : une angoisse de fond. Il n'y avait que l'eau, les pousses de riz, les barques, les premières collines et ces rochers déserts. J'ai remarqué que seuls quelques arbustes habillaient le bas des petites collines, qu'aucun animal n'était visible et que l'on n'apercevait aucun vol d'oiseaux, pas plus que l'on n'entendait leur cri. Aucun insecte, aucun moucheron, comme ceux que l'on peut voir ici sur les

plans d'eau, ne venaient animer cette scène immobile. Je me suis dit alors qu'il manquait quelque chose ici. Serait-ce le résultat des défoliants généreusement répandus par les Américains pendant la guerre ? Et l'on m'a confirmé plus tard qu'il s'agissait bien de cela.

Il manque quelque chose ici. Mais ce qu'il y a ici, ne serait-ce pas une trace ? Le silence et *ce qu'il n'y a pas*, voilà ce qui caractériserait une trace. Parce que nous sommes ainsi faits, nous ne pouvons pas nous représenter *ce qu'il n'y a pas* (je ne dis pas le manque, car au manque nous savons donner mille visages de substitutions ; mais pas à *ce qu'il n'y a pas*). Le silence ce jour-là a fait surgir *ce qu'il n'y a pas* en une vague angoisse. Ce serait peut-être aller vite en besogne d'accorder exclusivement à la trace ce statut de silence et de ce qu'il n'y a pas. Ce serait peut-être une généralisation abusive. Et pourtant...

Je doute que les enfants de Hoa Lu, qui n'ont pas connu la guerre, n'en portent pas en eux la trace, indépendamment du récit qu'on a pu leur en faire. Je n'ai pas connu Hoa Lu ni le Vietnam avant ou pendant la guerre. J'ai certes de bonnes raisons d'être sensible à ce pays et à son histoire récente. Mais je me dis que j'aurais peut-être pu ressentir la même chose au Rwanda ou en Afghanistan où je ne suis jamais allé. Peut-être suffit-il d'être sensible – par sa propre histoire sans doute – à la question de la trace, au *il y a de la trace*.

Quoi qu'il en soit, comment douter que le silence insolite et dérangeant, le silence *unheimlich* (inquiétant), attire notre attention du côté de la trace. Que ce silence-là serait pour nous le signe que la trace nous fait, depuis un lieu infréquentable parce qu'inatteignable. Une cigarette allumée très loin au cœur de la nuit : le temps de la rejoindre à tâtons, elle est déjà consumée.

De même, dire que la trace ne peut manquer d'évoquer – ou d'être évoquée par – un *ce qu'il n'y a pas*, présente sans doute quelque pertinence. Inatteignable certes, elle ne cesse de fuir et de disparaître là où on espère la rencontrer. Mais dire *il n'y a pas* est en quelque sorte paradoxal et se dément soi-même. Il vaudrait mieux dire : *il y a quelque chose qu'il n'y a pas*, puisque nous sommes sensibles à ses signes, à ses effleurements. Nous savons d'un curieux savoir si difficilement formulable qu'*il n'y a pas* et

qu'il y a sont liés en nous sans que le lien ne soit perceptible. *Unheimlichkeit*, (Inquiétante étrangeté).

D'ailleurs, lorsque l'enfant se retourne vers sa mère pour qu'elle dise oui, n'est-ce pas que l'image de lui qu'il voit dans le miroir est d'abord inquiétante, *unheimlich* ? Et s'il se retourne vers sa mère pour une approbation, n'est-ce pas tout ce qui s'est inscrit en lui de traces de sa mère qui le lui permet ? Ne seraient-ce pas ces traces qui lui permettraient de passer de l'*Unheimlichkeit* à la jubilation ? L'organisation psychotique ne pourrait-elle pas commencer en ce temps ?

\*

*Il y a ce qu'il n'y a pas.* Le Liban quelque temps après la guerre. Mon seul voyage là-bas, vers les années 1995, si ma mémoire ne vagabonde pas trop. J'ai vu le centre de Beyrouth détruit, entièrement. Un très vaste espace sans constructions, à l'intérieur duquel roulaient les voitures en un itinéraire compliqué. Elles passaient dans ce qui avant (un avant que je n'avais pas connu) constituait des rues. Aujourd'hui, elles roulaient au milieu de ce semblant de rues sans rien, ni maisons, ni ruines. Quelques rares chantiers signalaient juste le début de la reconstruction.

Plus tard, j'ai vu des photos de ce centre déjà très reconstruit. Des impressions et sentiments étranges m'ont alors saisi. Derrière cette reconstruction, comme en surimpression, je voyais ce lieu tel que je l'avais vu jadis. Qu'y avait-il entre les deux visions de ce lieu ? Une hétérogénéité bizarre, un paradoxe, une contradiction ? Quelque chose en tout cas ne collait pas. Quelque chose était en trop. Quelque chose manquait. *Unheimlichkeit*. Il y avait trop de maisons et le vide de ce lieu manquait.

Je ne pouvais chasser de mon esprit la vision réelle que j'avais eue du centre détruit de Beyrouth. Cette vision insistait, elle insiste toujours aujourd'hui, comme le fait la trace. Pourtant, je ne dis pas que cette première vision s'est inscrite comme trace. Ou alors comme trace d'une trace. Mais je préférerais l'expression : signe d'une autre trace, d'une autre trace qui fait signe, un signe auquel je suis sensible.

Et du coup, il me vient qu'il est bien difficile de penser la trace comme isolée des autres, renvoyés que nous sommes de trace en trace. Peut-être serait-il plus juste de parler des traces comme d'un ensemble possiblement dynamique.

Certes, j'ai bien une petite idée des raisons de cette insistance de Beyrouth détruite, alors que je n'avais aucun lien ou rapport particulier avec cette ville et ce pays. Alors, cette petite idée, à peine une hypothèse, c'est au fond toujours la même. Je vais en dire un mot seulement, pour tenter de ne pas franchir le seuil de l'impudeur et de l'exhibitionnisme.

Dire que sur les photos récentes, le vide manquait et s'imposait est insuffisant. Il serait préférable de substituer destruction à vide, destruction qui évide, ce nouveau terme étant évidemment puisé dans mon histoire réelle et subjective. De traces en traces, de souvenirs en traces, de traces en constructions, je peux ainsi, dans une chaîne discontinue, remonter à une très jeune enfance où la place du regard a considérablement compté. Je ne peux aller plus loin dans les détails ou dans une narration plus précise. Et si je propose de croire à ce que je viens de dire et qui en l'écrivant se précise et prend plus d'existence, tout scepticisme serait tout à fait compréhensible, car de cette quasi-évidence pour moi, je ne peux en faire qu'une vérité subjective qui n'échappe pas au doute et au provisoire. Je ne suis pas dupe qu'elle soit une construction fondée sur des éléments qui toujours échappent et sont susceptibles de modifications. Cette construction d'une vérité subjective s'est faite à partir d'un itinéraire en aveugle dans le labyrinthe des traces.

\*

Avançant l'inquiétante étrangeté, l'*Unheimlichkeit*, à propos de la trace, il faut bien évoquer *das Ding* et voler à Lacan<sup>1</sup> cette phrase : « Ce qu'il y a dans *das Ding*, c'est le secret véritable », à propos du principe de réalité. Et un peu plus loin : « *Die Not des Lebens*. Formule infiniment plus forte [que les besoins vitaux]. Quelque chose qui veut, ajoute-t-il, le besoin

---

<sup>1</sup> J. Lacan, Séminaire VII. *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986. P.58.

et non pas les besoins. La pression, l'urgence. L'état de *Not*, c'est l'état d'urgence de la vie. »

Il y a bien sûr un « secret » dans la *chose-trace*, qui ne se laisse pas percer à jour. Effleurer certes, sinon nous n'en aurions aucune idée. Et si ce secret est « véritable », c'est qu'il touche à la vérité de chacun. Nous n'en avons pas seulement une idée, une idée générale, une théorie, mais nous l'éprouvons, cette chose-trace, à travers le corps, comme le fond du corps, de l'être. Pas comme un trou, mais comme le fond d'un trou qui tient bon et qui en même temps se dérobe à toute saisie. Mais ça tient et ça exige. Ça exige que nous en tenions compte, puisqu'elle tient compte de nous, elle ne nous lâche pas. Elle est là, obstinée, pour peu que nous nous intéressions à elle. Elle exige alors que nous la dépassions en élaborant à partir d'elle, sur son dos, toutes sortes de constructions, histoire de ne pas être des fous, des demeurés ou des enfants-loups. Elle réclame ainsi l'organisation du langage qui est marqué de son sceau et qui la repousse dans le fond du trou.

Le rapport de la trace et du langage pourrait encore s'éclairer de ce que dit Lacan<sup>2</sup> citant Bichat par exemple : « La vie est l'ensemble des forces qui s'opposent à la mort ». Et puis : « Le chemin vers la mort n'est rien d'autre que ce qui s'appelle la jouissance ». Et encore : « Chacun sait que, pour structurer correctement un savoir, il est besoin de renoncer à la question des origines ». Enfin : « Le désir de savoir n'a aucun rapport avec le savoir ». « Le savoir parle tout seul, voilà l'inconscient ».

Ces citations ne manquent pas d'appeler une question supplémentaire : ignorer qu'il y a de la trace, ou faire comme si, serait-il l'indice d'une jouissance insistante et importune ? Par contre, en prendre acte et s'autoriser à faire des constructions, actes de langage donc, devrait l'entamer au profit du sujet. En prendre acte n'est pas vouloir épuiser la question de l'origine. C'est arrêter là un point fondant provisoirement l'origine. Ainsi la trace relèverait de ces forces qui s'opposent à la mort. Quant à cette dernière phrase citée, « Le savoir parle tout seul, voilà l'inconscient », elle pose plus de difficultés. Car s'il y a un savoir dans la trace, ne serait-ce pas là l'origine, en quelque sorte, de l'inconscient, un proto inconscient destiné à se « structur(er) comme le langage » ?

Vraisemblablement à condition peut-être de considérer que trace, poésie et musicalité entretiennent une quelconque parenté. La trace s'inscrit sans la médiation du langage ou en subvertissant le langage signifiant. Il y a, pourrait-on dire, un court-circuit entre le mot et la trace qu'il grave en nous. Eventuellement, dans un retour par élaboration, pouvons-nous rétablir la médiation et sortir de l'emprise de la trace pure.

Le mot *trace* contient en lui-même l'événement qui le produit et son effet d'inscription. Relève-t-elle d'une autre catégorie que l'oubli et le refoulement, voire de l'effacement, si l'on admet qu'elle est en même temps l'événement et l'effet ? Les circonstances de l'événement peuvent s'oublier ou s'effacer et l'effet rester méconnaissable, mais la trace reste ce qu'elle est : toujours agissante et incontournable dans un non-lieu psychique.

\*

Liées au langage, les traces le sont encore peut-être d'une autre manière : les toutes premières traces ne sont-elles pas traces de mots ou plutôt traces de voix ? Le fœtus a entendu la voix de celle qui l'a porté. Nouveau né, il reconnaît la voix de sa mère qui pour lui est la même/pas la même, puisqu'une fois dans le monde, il l'entend quelque peu transformée. Déjà le voilà sensible à l'*Unheimlichkeit*, peut-être pour la première fois. La voix *in utero* a déjà fait trace pour une possible reconnaissance. Mais entre les deux, déjà un écart, déjà quelque chose de perdu.

La voix entendue dans le corps et celle entendue dans les premiers temps de la venue au monde sont plus proches d'une musique que d'un discours. La voix est d'abord mélodie, de la douceur de Chopin à la violence de Wagner. La trace de cette mélodie n'ouvre-t-elle pas à l'érogénéisation du corps ? Le rapport des premières traces avec le langage s'effectueraient donc par le biais de la voix de... *la voix de*, c'est-à-dire de la mère, du père ou des très proches que l'enfant entend répétitivement. Si ultérieurement les mots peuvent à leur tour faire trace, n'est-ce pas – entre autres – du fait de la trace de cette musicalité ? Le bain de voix-musique avant le bain de langage.

---

<sup>2</sup> J. Lacan, Séminaire XVII. *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991. P. 18, 23 et 80.

\*

Un homme, photographié devant le monument aux morts du Vietnam à Washington D.C., s'efforce de tracer un nom sur un papier. Ce nom est déjà écrit, gravé sur le mur en marbre du monument aux morts du Vietnam. Ce nom déjà écrit, l'homme ne l'écrit pas. Il frotte une mine de crayon sur un papier posé sur le nom pour que la trace du nom déjà écrit apparaisse. Que veut-il en faire ? Pourquoi le fait-il ? Ce nom d'un mort gravé sur un monument aux morts, est-ce trop, trop de mort, de la mort en trop, de la mort sans trace, de celle dont on ne peut rien faire, pas même l'oublier ? Il n'y a que des noms de morts, que des noms morts sur ce mur en marbre réfléchissant. Quelle ironie : réfléchissant ! Car bien sûr, il ne réfléchit pas, mais plus, il pourrait bien nous empêcher de réfléchir, si l'on n'y prenait garde. Car il garde pour lui, gravé, le nom des morts. Certains ne s'y laissent pas prendre et ont inventé la transgression, le vol. Ils volent au mur, non pas un nom, mais la trace de la gravure d'un nom. Ils arrachent une trace à ce monument amnésique représentant le *devoir de mémoire*, comme s'ils savaient que la trace, et peut-être spécialement celle du nom, pour introuvable comme telle qu'elle soit, pour séjourner dans l'in-sensé, pour insaisissable et inaccessible, recèle la part consistante de notre psychisme poreux, recèle quelques possibles informulables et surtout, peut-être, inscrit l'absolue impossibilité de clore une question. L'homme tente de dérober au mur la trace d'un nom toujours vivant afin de le constituer en souvenir évolutif au sein de sa propre existence.

\*

« Juden Raus » est-il un nom ? S'inscrit-il comme tel en nous ? Dès lors, ai-je réussi à faire d'un « Juden raus » une trace-oubli ? Et lui, cet autre, marqué à son insu par un « US go home », mais vivant parce qu'un US a pris son temps to go home, réussira-t-il à substituer à l'importance de la trace l'efficacité du signifiant ?

\*

La photo peut-elle se substituer au nom allant jusqu'à l'effacer ?

Un jour peut-être réussirai-je à faire enfin disparaître toutes mes photos douloureuses pour inverser une logique provisoire. Fut un temps où je me regardais dans son regard et j'y voyais un tohu-bohu. Est venu le temps où je regarde la photo de son regard et rien ne me touche. Il m'arrive de fixer la photo pour tenter d'atteindre le blanc du verso. C'est là que parfois une trace quelconque d'existence m'apparaît. Mais c'est en retournant la photo, le visage disparaissant, que la trace trouve son champ. Elle peut errer sur cette page blanche et m'entraîner... ailleurs simplement et plus libre. Je n'ai plus besoin de souvenirs. Ils sont devenus encombrants. Les traces insaisissables, mais certaines me suffisent pour continuer à errer au milieu d'elles, à zoner dans leur zone. Les souvenirs s'oublient, l'oubli se souvient, la trace est ce qu'elle est, quelque part, ne dormant que d'un œil, prête à ouvrir le second pour nous devancer et nous attendre au tournant. Elle est derrière et devant nous. Elle nous devance, puisqu'elle nous attire et nous ne cessons de vouloir la rejoindre. Je devrais dire la joindre. La trace nous condamne à l'errance. Nous sommes tous des Juifs errants, pourrions-nous dire, si ce n'était pas pléonastique.

\*

Pourquoi si souvent nous résignons-nous? Pourquoi nous contentons-nous de la trace sans vouloir la contraindre à sortir de son anonymat? Comme si cette contrainte allait l'arracher de nous, allait la projeter dans un *ex* quelconque : extérieur, existence. Ne serait-ce pas que la trace serait partie constituante de l'intime, de l'intime qui participe de notre structuration?

\*

Le lansquenet des girouettes pirouette. Cette phrase surgit. C'est une citation, mais de quoi? Un poème sans doute. Je n'ai pas cherché à savoir.

Le lansquenet des girouettes pirouette. Son sens m'importe peu et même je ne le comprends pas. Qu'ai-je à faire des girouettes et de leur lansquenet ? Elles peuvent bien pirouetter à loisir. Mais sa musicalité me laisse à penser qu'elle est le signe d'une trace, la trace d'une trace inscrite en moi. Je le dis et ne sais qu'en dire de plus. Sinon que cette phrase, idiote s'il en est, me fait plaisir. Elle appartient à *lalangue* (Lacan).

\*

Empreinte et trace, ce n'est sans doute pas la même chose. Par exemple, l'empreinte précède la trace. La première est visible ; la seconde continue d'exister même invisible, même oubliée ou plutôt non évocable. Mais leur rapprochement se justifie.

\*

Des empreintes, traces de notre passage, nous en laissons toujours, partout, sans le savoir. L'autre en sait parfois quelque chose quand il dit par exemple : « Tiens, le verre est sale ! » Une mouche s'est posée sur le bord de mon verre. Je la chasse, convaincu qu'elle y a laissé une trace. Je regarde, je scrute mais ne vois rien. Il n'est pas possible pourtant qu'une trace de son passage sur le verre n'existe pas puisqu'elle s'y est posée. La mouche est trop légère pour y avoir imprimé une empreinte. Ce ne peut être qu'une trace que je ne vois pas et qu'il y a. Mais la trace est-elle sur le verre, sur mon œil ou sur une représentation construite en moi ? Au fond, qu'est-ce que ça change à ma conviction qu'une trace existe dans son invisibilité ? Une trace est aussi une *idée de trace* : l'idée de l'impossible de sa non-existence, qui me taraude et me tire ou me pousse par ici ou par là. Je suis mû par la traque de traces en deçà de ma mémoire pour me maintenir dans un suspens et une incertitude qui me conduisent, par exemple, à écrire tout cela.

\*

A Heidelberg, sur une petite place pas loin de l'église, contre un mur, est apposée une plaque : « En cet emplacement s'élevait la synagogue détruite par les nazis »... ou quelque chose comme ça. Là, donc, *autrefois*, il y avait quelque chose qui n'existe plus. A la place, il y a une plaque. A l'exacte place de la synagogue, il y a un bout d'écrit. Mais cette plaque échoue à constituer une trace de ce bâtiment. Elle s'y substitue. Il n'y a pas rien sur cette place dont la plaque est une injonction à se souvenir, comme tout monument d'ailleurs. Cette plaque, comme un pseudo quelque chose (un pseudonyme peut-être) ou un quelconque ersatz, ne viendrait-elle pas faire obstacle à la constitution de la trace ?

\*

Un homme d'environ quarante ans retourne en Allemagne après la guerre de 1939-45. Il va à Essen. Il cherche une rue particulière qu'il trouve assez rapidement. Il la parcourt lentement. Il est attentif et regarde chaque maison debout entre les ruines. Il finit par localiser le lieu où s'élevait autrefois l'immeuble où il avait vécu avec ses parents. Mais en cet emplacement il n'y a rien. Même les ruines ont été dégagées. Evidemment, aucune plaque ne rappelle rien. L'homme d'environ quarante ans est un peu ému et surpris de se sentir quelque peu soulagé de ne rien voir là, selon ce qu'il dira plus tard. Peut-être n'a-t-il pas su qu'il venait de rencontrer les conditions pour s'affranchir d'images diverses et pour inscrire et laisser circuler en lui des traces. Trace de quoi ? Qui peut le dire ?

\*

Un orphelin d'à peu près trente ans, appelé à travailler dans le pays où il est né, très éloigné de France, circule dans les rues de la ville qui l'a vu naître. Dans ce pays, la guerre est finie depuis plus de vingt ans. Mais par endroits, la chaussée est encore défoncée. Des ruines subsistent. Aux portes de cette ville, de vieux avions de guerre rouillent sous les pluies fréquentes. La misère est visible. Les invalides ne sont pas rares : à certains il manque un bras, à d'autres une jambe, quelques-uns ont la « gueule cassée », comme

on disait en France. Ils passent leur temps, appuyés contre un mur ou accroupis, et vous regardent parfois d'un regard vide. Quand certains se déplacent, on entend le bruit sourd que font sur le sol leurs béquilles rudimentaires en bois. Le garçon dit négligemment à son interlocuteur : « En voyant ça, je comprends bien que ma mère soit morte à ma naissance. » Ce qu'il avait toujours su.

A l'époque, je n'avais pas compris le sens de cette remarque. Aujourd'hui, en l'écrivant, je suis à peu près certain que disant cela, quelque chose en lui venait de commencer à changer. Je parierais que la question, qui malgré son savoir insistait : « Ma mère de naissance est-elle réellement morte ? », ainsi que ses vaines tentatives de lui donner un visage, commençaient à perdre de leur intensité. Disant cela, il était en train de fonder ses traces originaires qui pouvaient se dispenser de souvenirs. C'était enfin le début d'une réconciliation. L'oubli et le renoncement faisaient enfin exister cette première mère.

\*

Le lansquenet des girouettes pirouette.

\*

L'inouï est ma conviction folle que mon fils, dès son arrivée, portait en lui des traces prises sur moi et que je m'étais approprié les traces de sa propre histoire. Comme ces hommes devant le monument aux morts du Vietnam à Washington D C. L'inouï pour moi est que le lien qui nous unit est largement fondé sur cet échange de traces, au fond peut-être pas si hétérogènes. Disons qu'elles nous ont permis de construire une maison commune.

\*

Qui n'a pas entendu des phrases comme : « Au moins j'aurai laissé une trace pour mes descendants », ou plus modestement : « J'aimerais bien

laisser une trace de mon passage » ? Cette dernière formulation révèle à son tour ce que j'ai appelé la dimension tragique de la trace. Ce qui en relève plus particulièrement est le « j'aimerais bien », autrement dit l'introduction du doute. Le doute porte sur le fait d'être l'auteur ou l'agent de l'inscription d'une trace et sur ce qui va faire trace en l'autre. Doute fondamental puisque nous savons que nous ne pourrons pas y apporter de réponse. Nous ne pourrons qu'exprimer notre désir, sachant qu'en l'occurrence il ne fait pas la loi. Et au fond, pour différencier la transmission (qui est toujours transmission de quelque chose à partir d'un désir de transmettre) de la trace à laisser, il faudrait dire que la trace que nous souhaitons laisser ou imprimer sur l'autre est la trace de notre existence. La trace à laisser renvoie donc à quelque chose de plus indéterminé, de plus global, de plus fondamental. Trace d'existence qui perdure après la mort. Ne pas mourir pour rien. Mais alors, n'est-ce pas la mort de l'un qui donne consistance aux traces laissées en l'autre ? Il faudrait donc alors aussi, et paradoxalement, mourir à la trace pour que celle-ci existe ?

\*

La trace encore ne témoignerait-elle pas de la fragilité de toute séparation, voire de son leurre ? La séparation radicale, la page que l'on dit tournée, laisse quelque chose en dépôt que l'on ne peut emporter avec nous lors de notre départ. Toute séparation, même la plus espérée, même la plus prometteuse, même la moins conflictuelle ou douloureuse ouvre en même temps une blessure – plaie sanglante ou petit bobo – dont on gardera la trace. Ainsi, la séparation ne serait jamais totale et la trace serait un trait d'union sans langue et sans écriture (un tatouage peut-être) insistant dans un *vouloir dire*. Il n'y a pas de paradoxe à penser en même temps la séparation comme leurre et la trace comme condition d'une séparation possible. La trace s'offre en garante d'un sentiment de continuité intérieure et d'une consistance du sujet ou de l'être.

\*

Revenir en quelques lignes sur les phrases d'A. Gatti, citées au départ de cet écrit : « J'écris pour changer le passé. » L'évidence subjective ne doit pas masquer sa richesse et, au fond, sa difficulté. Pourquoi écrire en effet, si ce n'est pour tenter déjà de subvertir les catégories du temps afin de soutenir un sentiment de continuité ? Etre sensible à la trace répond certainement à cette nécessité, même si cette continuité est faite d'allers-retours et de zigzags incessants. Que le passé, le présent et le futur trouvent en nous une liaison subjective ! La trace est toujours trace d'un passé, d'un bout d'histoire dont notre corps est habité et qui colle à nos semelles. Avec le pas suivant, nous projetons notre semelle au-devant de nous. Le passé nous traverse au présent pour faire le pas suivant. Temporalité psychique a-chronologique, le réveil ne sonne pas toujours à l'heure juste mais il nous éveille.

Ecrire est une tentative de sortir de l'errance, de ne pas laisser les traces errer dans un *no man's land*, ou plutôt dans un *no land's man*. Quant à l'autre phrase : « Le mot chien aboie-t-il ? », si mystérieuse soit-elle, est manifestement riche de sens mais s'exprime dans un curieux sabir. Evidemment, si c'est le mot qui aboie, le chien réel est absent, invisible, introuvable et le mot est porteur de cette absence au profit d'une polysémie, par exemple : chien du capital ! Peut-être cette courte phrase est-elle aussi la métaphore de la série trace-voix-parole-discours-écriture. La trace, dans sa nuit originaire, ouvre et autorise cette séquence.

Et encore : la trace à son tour crie-t-elle ? La trace griffe-t-elle, caresse-t-elle ou... mort-elle ? La trace est-elle aussi mortelle ?

\*

Au musée de la déportation que j'ai arpenté à Washington, j'ai erré. Je me suis laissé guider par mes pas, ouvert à de la réminiscence et à des affects divers rapidement qualifiables d'émotions, témoins des traces oubliées et impossibles à nommer. Le lendemain, j'ai demandé à l'ami qui m'avait invité de m'emmener voir le monument aux morts du Vietnam (parce que, lui ai-je dit naïvement, j'en avais vu de belles photos). D'autres visiteurs, tels des aveugles, laissaient simplement leurs doigts parcourir, la

gravure d'un nom et faire corps avec elle. Ils caressaient cette gravure froide comme ils l'auraient fait d'un corps pour en recueillir la chaleur perdue. Certains ignoraient qu'à leur tour ils laissaient dessus leur propre empreinte et leur chaleur. Je n'ai pas fait la même chose parce que je ne savais pas sur quel nom mettre les doigts.

\*

Mon fils finit de manger sa mandarine tranche après tranche. Lorsqu'il a terminé, je lui prends alors la main que je maintiens quelques instants dans la mienne. Un peu plus tard, j'ai dans ma main la trace de l'odeur de la mandarine. J'ai dans la main la trace de mon fils. J'ai dans la main le souvenir de la première mandarine qu'il fallait lui donner tranche après tranche. J'ai dans la main l'histoire de mon fils. J'ai dans la main toute ma paternité : son origine et sa construction. Trace de l'odeur de mandarine, de la première à celle de ce jour-là et à toutes celles qu'il a mangées sans moi et qu'il mangera encore pour que la paternité se pérennise.